

Alcooliques toxicomanes

Des appellations non contrôlées

“Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Zone ; ALCOOLS

Wilhelm APOLLINAIRE

Dr. Jean—Louis CHASSAING

Je dirai pour commencer ici : du poète qui écrit “par” l’alcool, à travers l’alcool, du fait ou à cause de l’alcool à cette eau-de-vie créatrice, enfantant le poète, il n’y a qu’un pas franchi allègrement par certains et qui nous renvoie quelques fois à la pratique. Ainsi ce patient “*né en ALGERIE de parents enseignants d’origine Kabyle catholique mais Français*”, comme il l’a écrit, n’en finissait plus d’alterner les cures de sevrage d’alcool et ses prix nationaux et internationaux de littérature et se lamentait d’être obligé d’alimenter ses poésies - sa vie disait-il - d’alcool. Lorsqu’il ajoutait que celui-ci représentait de plus le Midi (...), l’Afrique, le soleil, sans oublier l’euphorie - tout y était ; il n’y avait plus rien à dire sauf que pour lui, les mots venaient de façon métaphorique, évocateurs et manifestement la production n’était pas dans l’alcool, quand bien même celui-ci y aidait. Une pratique auprès des toxicomanes - surtout dans les années 70 - donne également une première distinction, en germe dans l’histoire précédente : beaucoup auraient aimé être Timothy **Leary**, mais le LSD n’y suffisait pas ... La phrase de **Baudelaire** évoquant qu’un boucher qui prendrait de l’opium ne ferait - ma foi - que des rêves de bouchers, remet - brutalement il est vrai - certaines choses à leur place... Pour sortir de cet aspect corporatif, cela n’est pas sans évoquer cette idée qui tient bon, réactivée dans le milieu, toxicomane ou non, lié notamment au mouvement de la contre-culture : art et drogues sont associés ... ; ce fut le mouvement psychédélique et l’usage des hallucinogènes y trouvait comme appui le souci évident d’une libération qui ressemblait fort - avec le recul - à la revendication massive d’une reconnaissance subjective. L’excellente thèse de doctorat de 3ème cycle d’Arnould **de Liedekerke** sur la toxicomanie dans les lettres françaises de 1880 à 1914 révèle la difficulté de cette corrélation drogue - littérature à la « belle époque de l’opium » (Edit. Editions de la différence).

Justement, parler de la toxicomanie dans ces cas—là n’est sans doute pas faux, mais nous laisse quelque peu rêveurs quant à notre pratique quotidienne, cent ans plus tard. De la lutte contre l’alcoolisme à la lutte contre les “toxicomanies autres” - et vice versa - le parallélisme ne semble pas faux là encore, mais pas tout à fait adéquat. Quels liens pourraient unir alcoolisme et toxicomanie ? Ce lien a tendance à être prôné actuellement par les alcoolologues qui pourtant - lorsque les héroïnomanes ont fait leur apparition, dite massive - n’ont pas tous été partie prenante. Leur raison non avouée concernait les sujets : franchement “embêtants”, et leurs discussions publiques portaient plutôt sur l’objet : par exemple l’alcoolisme n’est pas une toxicomanie car il n’existe pas dans celui-là de phénomène de tolérance. Donc

l'intolérance était vite déplacée !... Le même style d'arguments servirait aujourd'hui au rapprochement la tétrahydropapavéroline - produit chimique cérébral retrouvé lors de l'absorption d'alcool ou d'opiacés ferait donc lien, sans parler des endorphines qui ont pris en Psychiatrie la même place que les virus en Médecine, tout au moins à une certaine époque - à savoir qu'elles interviennent comme possibilité "scientifique" là où justement on ne comprend plus rien ... Il est important, à mon avis, de ne pas écarter l'aspect psycho- pharmacologique, indéniablement lié à ce type de clinique, et on ne peut ici que rappeler l'intuition de Freud évoquée dans la correspondance avec Abraham quant à la "toxine endogène". Je m'écarterai bien sûr de ce genre de mécanisme ici, mais la clinique, et notamment dans cette rapidité propre aux toxicomanes autres que l'alcoolisme, oblige à cette considération. J'ai été amené à plusieurs reprises à repérer des diagnostics de schizophrénie chez des éthéromanes, avec dissociation, dépersonnalisation beaucoup plus marquées qu'avec l'usage de LSD, et j'ai dû rectifier ce diagnostic trois jours plus tard. Il en fut de même avec des sujets méconnaissables quant à une structure après trois ans d'héroïnomanie. Ceci oblige à une première considération : que modifient ces psychotropes quant à leur personnalité ? Et à une seconde : quels points de repères cliniques sont opératoires ? Enfin, en est-il de même avec les alcooliques à plus long terme ?

"La merveille de la situation d'aujourd'hui c'est que les situations marginales nous interrogent sur l'essentiel". Ce propos de notre ministre des Affaires Sociales et de la Solidarité Nationale quant aux progrès de la "Science" vis-à-vis de la reproduction, je le transfère et pas pour rien dans le champ des toxicomanies.

Premier point : c'est une très bonne chose d'accepter les interrogations... sur les aspects marginaux de la société, ou bien sur la science, et cela devrait permettre de reconsidérer, par exemple, la collusion toxicomanies - toxicomanes. Il s'agit de deux aspects différents et je tenterai plus loin de le démontrer. Disons tout de suite le décalage, énorme et obligé, entre les "civilisateurs" et les défricheurs -du-champ-des-toxicomanies- par-toxicomanes-interposés. Pour revenir à notre Ministère, il me semble que sa position n'ait pas à devenir très aisée dans les difficultés à chapeauter à la fois les "briseurs de fléau" et les "chercheurs de concepts opératoires". De fait, ce n'est absolument pas avec du médical technologique et chimiothérapique que l'on peut intervenir - l'expérience pratique et la théorisation le prouvent - et si j'en appelle au Ministère, c'est parce qu'il semble patent que la clinique la plus quantitative se produit dans le groupe et l'institution avec l'alcoolique, et pour ce qu'il en est du toxicomane, dans des structures à leur nom - nom catégoriel bien sûr car à la demande de leur patronyme ils répondent plutôt par leur prénom.

Ainsi se trouvent liés un peu vite le nom catégoriel des sujets dans une clinique bien particulière, et le nom catégoriel de leur conduite, qui renvoie encore plus pour ne pas dire à une sociologisation - à une évolution sémantique. Il va de soi que lorsqu'on travaille avec des toxicomanes, il est hors de question de tenter à priori d'éradiquer un fléau et cette position s'oppose à l'opinion commune qui - on le sait - peut faire pression sur un Ministère quant à la conduite à tenir.

Les alcoologues me semblent ici un peu plus engagés et, c'est le second point, semblent parfois portés par un militantisme éducatif, préventif quelque peu missionnaire. Ce n'est pas que je critique cette position...c'est la plus courante, elle est somme toute assez banale et répandue assez commode et de ce fait assez mal adaptée aux variations marginales mises en avant. Il est tout à fait surprenant de constater l'acharnement de certains - ou certaines - éventuellement à en faire le titre de leur revue "Guerre à la Drogue", jusqu'à s'aveugler dans

ce qui est l'évidence même c'est le même objet qui les mobilise, eux comme leurs ennemis dénoncés.

Le troisième point qui est la conséquence de ce qui précède, fait toucher du doigt combien la position du psychanalyste est alors décentrée. Décentrement par rapport au discours dominant, ce qui est plutôt rassurant mais toujours un enjeu, lequel est redoublé par le fait qu'il existe ici un décentrement par rapport à une pratique possible, donc une reproduction conceptuelle possible. Un premier fait - de grande importance je crois - sépare toxicomane et alcoolique : le premier se nomme tel quel le plus souvent, le second est nommé par les autres. La revendication du toxicomane quant à sa conduite a trouvé tout naturellement dans sa provocation, je dirais de la même façon ses deux compères : l'homme de loi et l'homme de science, le juriste et le médecin. C'est un fait, et je dirai presque un fait de structure ; c'est une construction qui se répète et tient dans le discours du toxicomane. Cette revendication de la conduite - doit-on traduire rapidement : cette démonstration qu'à son "symptôme" il y tient ? - trouve en face son écho dans la position de maîtrise revendiquée. Par exemple l'engagement du médecin pourrait s'effectuer d'une façon massive

- un tel appel y invite et les procès envoyés à l'égard des praticiens en témoignent - puisque c'est d'emblée par son acte majestueux, celui de la sanction de la consultation, qu'il va prendre son pouvoir de révéler son savoir faire et la noblesse de sa fonction : faire disparaître le mal par ordonnance, avec prescription de l'objet tant revendiqué dont il est le détenteurs légal. Ce qu'il perçoit peut-être moins, dans la rapidité des actions, c'est que d'une part son efficacité immédiate sur la souffrance présentée répond d'une façon tellement adéquate à certains buts principaux enseignés durant son septennat que sa maîtrise risque d'être à la longue soumise à celle de son malade. La méfiance quant à cette efficace si facilement acquise devrait d'autre part être mise en éveil par l'absence de diagnostic à effectuer, ou plutôt par le leurre de celui apporté de façon si trompeuse : manque biologique. Je me souviens à ce sujet de ce qu'il me fut dit dans certains groupes, et rapporté par des thérapeutes également s'il y a moins de filles qui se droguent, c'est peut-être parce qu'il y a chez elles un arrêt de leurs menstrues : plus de règles ... plus de cycle, plus de témoignage, plus de sexe ...; il y aurait sans doute des conséquences à discuter de cela. Comment dès lors ne pas répondre puisque le mot d'ordre de nos jours - celui de la science, celui de l'Etat, celui du peuple - semble être "efficacité et immédiateté", - témoin les "nouvelles psychothérapies". Témoin aussi cette focalisation toute à l'image du toxicomane sur le pharmakon tant et si bien que certains - on le voit en psychiatrie - réalisent plus "une clinique du médicament" (le médicament, on est à ses pieds) que ce que la séméiotikè grecque enseignait comme démarche fondamentale de la médecine la diagnostique, c'est-à-dire l'observation et le recueillement des symptômes du malade. Cela obligerait alors à considérer la demande du toxicomane de combler son manque biologique comme symptôme, la demande et non le manque lui-même ; ce qui serait déjà plus délicat dans la réponse à fournir

Côté loi le toxicomane n'est pas en reste ; il s'en joue, s'en moque, la tourne en dérision mais ne peut s'en passer, au point qu' Hugo **Freda** par exemple le nomme "un homme de loi inversé De fait, les discours de ces spécialistes du Vidai et des pratiques de juridictions que sont les toxicomanes évoquent toujours les failles, ou l'envers de l'officiel, et ceci pour un aboutissement que j'ai pu repérer dans les propos de ce juriste : "*je n'ai jamais vu de clients aussi sympathiques : combien ont pu me questionner sur mon métier*", ou bien dans ceux des toxicomanes eux-mêmes, dans leur insistance à un rapprochement égalitaire : tutoiement et invités à sortir du cadre professionnel. Cette disjonction de l'homme et de la fonction, ce dénudement de l'autre - le représentant - ne me semblent pas neutre et ceux qui s'y sont laissés aller ont vu mais trop tard ce que cette invite à fraterniser ou bien à "être vraiment vrai" et non pas dans le semblant avait de pouvoir destituant et inopérant. Dans le "tous

pareils” revendiqué il y a des pouvoirs cachés, redoutables en ce qu’ils décharnent dans leur quête d’apprécier si ça tient bon et sinon de laisser les chairs sanguinolentes pour passer à un autre ou bien de s’acharner non plus à démasquer le représentant lui-même mais bien plutôt à fouiller dans la véracité de la loi derrière ... fouille interminable...

Ceci m’amène au plus près du titre et m’autorise ici à en faire appel à l’ethnologie, ce qui n’est pas neuf lorsqu’on aborde le chapitre “loi et psychanalyse”. S’il a pu être élaboré un certain nombre de définitions des toxicomanies, aucune du toxicomane n’a pu être mise à jour. Dire qu’il est dans le toxique n’est pas mauvais mais oblige à inclure celui-ci dans son rapport à la science, et ce qui va de pair dans nos sociétés, dans son rapport aux lois sociales. On pourrait alors, afin de délimiter quelque peu le phénomène, dire qu’en ce qui concerne les toxicomanies dites actuelles, c’est la loi qui fait le toxicomane c’est celui qui utilise des produits illicites ou celui qui fait un usage autre de produits destinés à des effets bien codés, socialement définis et règlementés. Nous sommes là tout à fait dans la fonction de présentation, fonction qui de par sa constitution autour d’un objet et de son code d’usage diffère quelque peu de la pathologie habituelle sauf à envisager et celle-ci et l’objet. Drogue comme pris dans un réseau de signifiants lesquels se verront alors ponctués de certaines valeurs. Ainsi le Népal édifie de toutes pièces une loi faisant exister la catégorie des toxicomanes en 1971 et laissant dans l’ombre naturelle les autochtones utilisant depuis longtemps le même produit. Aussi bien on le voit, on peut dire que le toxicomane, “il fait la loi” !

Sans doute peut-on ici apporter une référence à Lacan qui, dans son séminaire “Encore” reprenant celui sur l’Éthique, évoque la notion de l’usufruit dans le rapport du droit et de la jouissance : cette “différence qu’il y a de l’utile à la jouissance “. “L’usufruit veut dire qu’on peut jouir de ses moyens, mais qu’il ne faut pas les gaspiller. Quand on a l’usufruit d’un héritage, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user. C’est bien là qu’est l’essence du droit - répartir, distribuer, rétribuer ce qu’il en est de la jouissance”. Pour en terminer quant à mon intérêt pour l’ethnologie en ce domaine, intérêt à peine évoqué ici, j’énoncerai les trois fonctions de la drogue pointées par Michel Perrin à partir de l’étude des indiens du Venezuela : désignation d’un groupe, véhicule d’accès au monde Autre et catalyseur d’un discours latent. Toutefois même si d’une civilisation à une autre, les individus qui s’y appendent, à ce signifiant Drogue, différent, il faut bien signaler que hors rituels, c’est-à-dire toxicomanes, les sujets sont alors exclus. Plus proches de la clinique, je poserais enfin quelques idées venues en corrélation avec ma pratique, à la lecture de cet ouvrage “La chair des Dieux”, composé de plusieurs articles. Il est vrai que les auteurs accordent une très grande importance aux divers toxiques - la Chair des Dieux est l’amanite tue-mouche - dans leur relation à l’Humanité mais ceci n’apparaît pas sans fondements.

De fait, dans l’étymologie du mot Drogue, on retient une hypothèse d’origine arabe : “durawa”, “balle de blé” et un autre provenant du néerlandais “droog”, sec, en liaison première avec des ingrédients, dans les deux cas choses alimentaires, de la nature, et Christian **Lachal** dans sa thèse a montré ces passages de l’adoration du cerf, animal mythique, au peyotl puis au maïs chez les indiens Huicholes du Mexique. Ainsi dans l’ouvrage précédemment cité, je retiens la permanence souvent juxtaposée de ces termes : le secret, le partage, l’indicible, l’initiation, le passage, la transmission, le religieux, la résistance à l’envahissement Dans un article intitulé “*toxicomanie, ni science ni magie*” j’avais tenté d’articuler l’entre- deux dans lequel semblaient se situer les toxicomanes occidentaux, ce qui revenait à les poser hors rituel, toujours dans l’usage inconvenant des produits. Cette mise en intention, mise en sens des conduites toxicomaniques, positionne de fait le réseau dans lequel est pris l’objet - Drogue et la façon dont des individus s’y articulent médecin, malade, shaman, toxicomane. Par ailleurs, le ravissement de la découverte par le biais psychotropique

de cette expérience indicible se retrouve dans les propos de l'ethnologue Gordon **Wasson** qui l'évoque ainsi "Il n'y a pas de mot pour parler de l'état provoqué par le champignon", "Tous les vieux mots échouent. Comment parler de la vision aveugle ?". Ceci évoque cette phrase lancée de façon plus virulente par les toxicomanes : "On ne peut l'ex primer de toute façon il n'y a rien à en dire, il faut essayer pour comprendre". Je reviendrai sur cette phrase, répétitive dans le monde des toxicomanes, et quel que soit le produit **Wasson** entend cette expérience dans le temps aux mystères d'Eleusis et parle de l'extase "En Grèce, ekstasis désigne le vol de l'âme libérée du corps. Y a-t-il un meilleur mot pour parler de l'état champignonnisé ? fuis le langage quotidien, pour les gens qui n'en ont pas fait l'expérience, l'extase est de la jouissance et l'on me demande pourquoi je ne prends pas des champignons toutes les nuits Mais l'extase n'est pas la jouissance Dans notre existence quotidienne, nous séparons tout en bon ou mauvais, plaisir ou douleur. Il y a une troisième catégorie qui, pour la plupart d'entre nous, demeure à jamais une inconnue"... De la même façon que le poète H. **Michaux** écrivait : "Je vois l'innommable", un sujet psychotique trouvait dans les hallucinogènes un point d'arrêt à la circulation des mots "A un moment il y a la lumière, comme un cristal" ; de même le mystère hindouiste **Bâmakrishna** affirme que "dans l'état de Samâddi, le raisonnement cesse l'homme devient muet". Toutes ces retranscriptions ont certes un point commun, mais sans doute n'y a-t-il pas la même articulation à ce point et là, le poids des mots revient, déterminant. Le rapprochement drogue et mysticisme est à étudier au plus près, de même que le rapprochement drogue et folie. **Huxley** révélait après une expérience à la mescaline "C'est indiciblement merveilleux et soudain, j'eus le soupçon de ce que l'on doit éprouver lorsqu'on est fou. La schizophrénie a ses paradis aussi bien que ses enfers et ses purgatoires". Il y aurait justement beaucoup à dire sur cette association et le modèle psychédélique de la folie a été constaté notamment par des gens comme **Laing** en mettant surtout en avant la dimension temporelle et les modèles d'hallucinations ou d'hallucinoïse, plus visuels qu'auditifs. Enfin, **Wasson** termine son éloge au Grecs d'Eleusis, gardiens du mystère de ces fêtes, par cette phrase : "Peut-être qu'avec toute notre science, nous n'avons plus besoin de champignons", Peut-être aussi en avons-nous plus besoin que jamais !. Ce détour par l'ethnologie fait que de la "drogue" on ne peut s'en passer.

Freud y est passé et s'en est passé. Il ne s'y est pas attardé tel **Moreau de Mours** par exemple, peut-être en partie parce qu'à l'époque il était plus neurologue que psychiatre. Les deux aspects - science et magie - sont évidents dans les "Ubercoca" de **Freud** de 1884. La croyance démesurée dans les pouvoirs de la cocaïne, alcaloïde isolé en 1858 par **Wohler** chimiste de l'Université de Göttingen à partir des plantes péruviennes. se doublait dans les études de **Freud** d'une rigueur toute scientifique. Celle-ci l'emporta, mais dans son échec, c'est-à-dire dans l'impossibilité non seulement thérapeutique mais de mesurer le principe énergétique lié à la cocaïne, tel que le texte de 1885 "Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne" l'introduit. On connaît la suite, le rêve de l'injection fait à Irma comme départ méthodologique de l'interprétation des rêves, et l'imprégnation de la *Traumdeutung* de produits chimiques.

Toutefois, c'est par le "Déroit Therapeutic Gazette" que **Freud** a pris connaissance des effets de la cocaïne, et notamment comme médicament de sevrage des opiomaniacs et de l'alcoolisme. Ceci n'est pas sans intérêt : l'héroïne et née dans le même contexte - gloire à la science - en 1845, et de nos jours la méthadone et autres Burgondins participent du même fol espoir, avec la particularité d'occuper les récepteurs neuronaux - donc d'établir une dépendance - mais en coupant court au plaisir qui serait lié aux effets de déclenchement moléculaires. On perçoit assez bien l'escalade perverse au niveau moléculaire, l'enjeu se situant dans l'occupation de micro-territoires par des objets dont l'usage n'est pas codifié de la même façon. C'est le leurre du, biologique, non pas celui du biologiste qui travaille plutôt

dans son coin, mais du chimiothérapeute et du toxicomane. Ce leurre n'est pas à prendre à la légère, ainsi cet alcoolique qui me disait : "J 'ai été guéri lorsqu'on m'a expliqué que je n'y étais pour rien, que c'était moléculaire"...Je ne sais si la formule "C'est pas vous c'est vos neurones" pourrait soulager quelques toxico dépendants mais je trouvais cocasse cette guérison sous couvert' de biologique par du symbolique ... Ce simulacre du biologique évolue comme tel simulacre car il entretient l'idée que l'objet perdu n'existe pas ; il n'y a qu'objet trouvé, ... toujours le même. Le toxicomane et l'alcoolique, et comme le titre l'indique, sont figés dans un objet qui comblerait leur besoin. Cette mascarade se dévoile chez quelques partenaires dans des couples de toxicomanes qui sont "bien ensemble à entendre par le biais d'utilisation de produits, mais qui ne peuvent mettre en avant ni un mot ni un geste lorsque le "médiateur" n'est plus là dans l'essai d'un dit sevrage. C'est qu'à vivre avec cette idée qu'il aurait du fait d'un objet trouvé un comblement possible, dans le registre du besoin, c'est dans le comble qu'ils sont surpris de découvrir si tant est qu'ils y pensent l'impossible de la satisfaction et le deuil impossible de la perte d'objet.

Ce passage de l'objet du plaisir à l'objet du besoin n'est là que pour faire oublier le passage inverse, passage premier. Ce déni de toute perte - l'objet drogue est là - est à corréluer au déni du manque d'objet et ainsi servirait à escamoter ce moment de constitution de l'objet comme objet perdu. Dans les "*Trois essais sur la théorie de la sexualité*", **F r e u d** m e n t i o n n e l'extériorité de l'objet de la pulsion " *objet n'a été qu'ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l'enfant est devenu capable de former une représentation d'ensemble de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui apporte une satisfaction. En règle générale, la pulsion sexuelle devient, dès lors, auto érotique ...* ". On notera au passage que l'auto érotisme ne se soutient pas d'un objet extérieur mais d'une absence d'objet, alors que dans sa lettre à **Fliess** du 22 décembre 1897, **Freud** se prononce en ce qui concerne les toxicomanies en faveur d'une substitution à la masturbation.

A vouloir éviter la perte d'objet, les toxico dépendants, figés dans l'objet, sont voués à la répétition, répétition de l'acte et par là même pris par la pulsion de mort. Il y a beaucoup d'ambiguïté à ce sujet dans leurs paroles : "*la drogue, c'est indispensable pour vivre*" disait une jeune fille, plus de 10 fois comateuse et qui craignait une consultation spécialisée pour un module au sein de peur d'une mauvaise révélation. Enfermée dans un hôpital pour "son bien" elle a fini par se pendre à la chasse d'eau, dans les toilettes, au-dessus de la cuvette (on peut penser là à la mort du consul...). Cette dimension tragique sordide n'est pas sans m'évoquer ce mot d'un autre toxicomane : « *Me droguer ça veut dire arrêtez ... arrêtez de consommer !* » Alors si c'est clair, ce qui l'est moins est que ce dit se fait en acte, est incarné, incrusté dans cette carrière qu'est la toxicomanie - carrière au sens professionnel et au sens où ça le mine, ça le creuse. Héros crucifié porteur d'un message inscrit dans sa déchéance ou l'on devrait y repérer quelques-uns de nos travers, cette présentation peut interroger le psychanalyste : on se présente devant lui d'emblée comme déchet.

Une autre interrogation et qui découle de toute la première partie de cet exposé, concerne le savoir. **Lacan** dans le séminaire "*Encore*" énonce : "*Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, beau coût, de ce qu'il faille y mettre dans sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? - moins de l'acquérir que d'en jouir. Là, dans le jouir, la conquête de ce savoir se renouvelle chaque fois qu'il est exercé, le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance*" ... "*La fondation d'un savoir - est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition*". C'est comme homme de savoir que se présente le toxicomane : " *Vous n e pouvez pas savoir si vous n'avez pas fait l'expérience*", ou encore " *Vous ne savez même pas quand je me drogue ou. pas* » . Ces deux phrases insistent dans le discours des toxico dépendants. La première fait référence à un savoir qui est indicible, et ne se transmettrait que par l'expérience, ce dernier point ne nous étant pas tout à fait étranger ... Alors quel est le

savoir du toxicomane ? Rien à en dire ... Tout est à parier et c'est peut-être là que se situe le prosélytisme, sur une promesse. Difficile en face alors d'être constitué comme sujet - supposé - savoir, sauf à intéresser par le savoir du psychanalyste qui, dans ce cas, ne fait manifestement pas le poids. Cependant une autre phrase insiste à un certain moment dans le discours des toxicomanes : "*Je ne sais pas pourquoi je me drogue*" et cette formulation pourrait laisser ouverte la voie qui conduit à apercevoir la possibilité d'un autre savoir, savoir premier, savoir déterminant, savoir insu. La deuxième phrase "*Vous ne pouvez pas savoir quand je me drogue ou pas*" diffère quelque peu de la première dans la mesure où dans la négation, elle prête tout de même beaucoup de possibilités à l'interlocuteur. Comme si l'autre pouvait tout savoir. Et c'est de cette phrase dans la confrontation que l'on peut tirer au moins deux conséquences. La première concerne la vérification - dans le biologique à nouveau - comme invite, et hors d'elle la difficulté - puisqu'elle ne serait plus de l'ordre de la mesure - à classer malgré la perception, l'intuition qu'on a, les toxicomanes en vrais et moins vrais. Ceci existe également avec les alcooliques et la disjonction entre sa parole et son corps biologique est toujours la pierre d'achoppement, ce qui n'est pas sans évoquer l'anorexique. La deuxième conséquence, liée à la première, est que dans ces conditions, il faut laisser courir, courir le flot de provocation et de suffisance, repérer l'aspect formel et justement l'articulation du sujet à sa nomination catégorielle ; ce qui n'est pas sans évoquer certaine modification de la théorie du traumatisme : de la réalité au fantasme. Cette articulation au produit dans le discours, ou bien à sa présentation première comme définie socialement, peut faire éclater l'objet unique, objet trouvé, toujours le même, objet totalitaire en ce qu'on ne sait plus bien lequel du sujet ou du produit dit à l'autre "*Ne me quitte pas*" ... Prendre de l'héroïne en injection ou bien de l'opium en boulettes fumées ne fait pas appartenir au même groupe. Dans "*Au-dessous du volcan*" le consul n'accorde pas la même valeur - affective et situationnelle - au mescal, à la tequilla, à la bière, au Whisky, à l'absinthe et à l'anis ou bien à la position de Hugh - la strychnine - à base de nux vomica et de belladone. Il me vient à l'esprit la phrase de ce médecin de province connu, surchargé de travail et qui n'avait le temps entre deux clients, que de manger des sardines en boîte : "*Je ne m'en lasse pas, disait-il, car je change de marque ...*". C'est bien le marquage par l'objet et son utilisation qui désigne ces sujets qui se laissent ainsi fixer ... par les effets pharmacologiques mais aussi toute la dimension signifiante. Ainsi sont entremêlées "la Drogue", les toxicomanies comme fléau, et les sujets qui sont comme appendus aux deux précédents, rivés dans leur présentation, qu'ils l'effectuent eux-mêmes ou bien qu'elle les harcèle par le biais des autres, ces autres pouvant pour le bien des suivants ne pas arrêter d'afficher leurs bonnes intentions. Adorateurs du Dionysos messenger ou Penthée dans les Bacchantes d'**Euripide**, ils rit tous atteints de folie qui certes n'est pas la même comme le rappelle Jean-Pierre **Vernant** dans son article "*Dionysos masqué*". Le rapport à la féminité n'y est pas absent mais ne nous y trompons pas : Dionysos n'apparaît pas comme le Dieu des alcooliques, pas plus ou peut-être dans le même rapport que le toxicomane n'est la réussite occidentalisée du shaman ou du mystique oriental. Tout au plus le principe libérateur de ces pratiques peut-il servir de support, de justificatif à ces sujets dans leur jouissance sans limite "*Je suis comme un tonneau des Danaïdes*", me disait l'un d'entre eux, mais l'ordre social se voit obligé de poser les siennes, à commencer par les nommer, eux et leur spécialité... Ces difficultés n'en seront pas résolues pour autant sauf à les entendre, ces tenants du titre à différents degrés - mais dans un temps second - y réagir. Un dernier aspect qui intéresse la psychanalyse - et j'en termine par là, ce qui semble aller de soi - c'est que chez ces gens-là, si on ne cause pas ... on ne compte pas non plus.

